

Géraldine Philippe

Troubles du langage *

Le langage

Des phonèmes de la *lalangue* dont l'inconscient s'articule et civilise la métonymie pulsionnelle, au langage articulé de l'enfant portant la marque de la métaphore paternelle, le petit sujet accède au statut de *parlêtre*. Mais il suffit d'ouvrir *La Science des rêves* à n'importe quelle page pour nous apercevoir que les mécanismes du langage dominant et organisent, à l'insu du sujet, la construction de certains troubles qui touchent à la nomination.

Il ne peut manquer de nous apparaître que la vie psychique est corrélative de la puissance du signifiant qui inscrit sa marque – soit de refoulement, soit de forclusion – sur le corps du *parlêtre*, depuis son plus jeune âge. Le verdict de Lacan est tout aussi clairement posé dans la « Question préliminaire... » : « C'est dans la relation de l'homme au signifiant que le drame de la folie se situe ¹. »

Dans la reformulation que Lacan fait du champ de la perception, le langage est premier : dans le stade du miroir, qui en est l'illustration et auquel l'aveugle a affaire autant que les autres, c'est l'image décomplétée par le regard.

Dans le phénomène de l'hallucination verbale, il y a deux temps : la parole dite allusive parce qu'elle est perçue comme équivoque par le sujet et la parole sonorisée qui est mise au compte de l'autre, donc non assumée, mais qui, elle, fait certitude.

La condition de la forclusion est l'absence d'un signifiant au lieu de l'Autre qui, lorsqu'il est sollicité selon un certain mode, fait

* Ce texte rend compte d'un travail d'élaboration du groupe composé de Claire Josso-Faurite, Michèle Paperman, Marie-Daisy Selin, Dominique Soudier, Laurence Vidal.

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 574.

retour dans le réel sous la forme de l'hallucination verbale. C'est précisément à ce phénomène que Lacan donne le statut de « troubles dans l'ordre du langage ² ».

Par contre, dans la névrose le langage s'organise et fait lien social selon un ordre que nous appelons discours. On peut dire que la catastrophe a été évitée, mais nous constatons qu'il y a de multiples accidents de parcours.

La différence entre ces deux structures, c'est que l'opérateur Nom-du-Père ne répond pas de la même place.

L'enfant

S'il est une chose que le psychanalyste apprend de l'enfant, c'est que dans la clinique il y a bien des indécidables, beaucoup trop atypiques pour les ranger dans une catégorie ; aussi en raison du fait que nous devons tenir compte du moment où l'enfant en est de son développement par rapport à la sexualité. La démarche de Lacan consistant à élaborer une clinique proprement analytique à partir des symptômes et de la manière dont ils sont pris dans le transfert me semble tout particulièrement appropriée avec l'enfant. Comme le fou, l'enfant nous oblige à repenser la clinique.

Il est saisissant de voir comment un enfant sort de la captation de l'imaginaire et s'approprie les mots de la langue qu'il reçoit de l'Autre : il en affectionne certains tout particulièrement, auxquels il donne une valeur de jouissance. Dans quelle tonalité il les reprend, comment il les module ou comment il bute dessus ; comment le langage touche au corps de s'y incorporer.

Dans la mise en place du langage chez l'enfant, nous pouvons repérer si la discontinuité pulsionnelle est en place, laquelle constitue ce que Freud appelle la réalité psychique : par exemple s'il fait la différence entre le chat et la peluche, le jour et la nuit, ce qui est intentionnel ou contingent, ce qui a du sens et ce qui reste énigmatique... autrement dit, comment la chaîne signifiante se met en ordre symbolique.

Enfin, il y a le signifiant phallique qui, lui, n'a pas de sens, trou inarticulable dans la chaîne mais produit du langage et hors corps.

2. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 106.

C'est la métaphore Nom-du-Père qui lui donne sa signification, en venant se substituer au désir de la mère ³. C'est dans le passage de la métonymie à la métaphore que s'institue un accès à la lecture et à l'écriture.

À la soustraction de jouissance correspond un gain de savoir que l'enfant manifeste souvent par une gaîté non dissimulée. Cela tient sans doute à ce que l'enfant est plus occupé par le fait d'être comme ses copains que par sa singularité. L'allègement de jouissance chez l'adulte est souvent bien plus discret, plus ambivalent aussi, sans doute en raison du fait qu'il y a dans le symptôme quelque chose à quoi le sujet tient plus que tout, et que nous pouvons appeler le style.

Troubles du langage et fonction paternelle

Tout dans ce qu'on appelle ordinairement troubles du langage, ce pourquoi un enfant peut être conduit à rencontrer un psychanalyste, ne s'enregistre pas du côté de la psychose, loin s'en faut.

Au début de son enseignement, Lacan attire l'attention du psychanalyste sur ceci :

« [...] je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose. Je me suis dérangé ici vendredi dernier pour voir une patiente qui a évidemment un comportement difficile, conflictuel avec son entourage. On me faisait venir en somme pour dire que c'était une psychose, et non pas comme il apparaissait au premier abord une névrose obsessionnelle. Je me suis refusé à porter le diagnostic de psychose pour une raison décisive, c'est qu'il n'y avait aucune de ces perturbations qui font l'objet de notre étude cette année, et qui sont les troubles du langage. Nous devons exiger, avant de porter le diagnostic de psychose, la présence de ces troubles.

Il ne suffit pas d'une revendication contre des personnages censés agir contre vous, pour que nous soyons dans la psychose. Cela peut être une revendication injustifiée, participant à un délire de présomption, ce n'est pas pour autant une psychose. Ce n'est pas sans rapport avec elle, il y a un petit délire, on peut aller jusqu'à l'appeler ainsi. La continuité des phénomènes est bien connue, on a toujours su définir le paranoïaque comme un monsieur susceptible, intolérant, méfiant, et en état de conflit verbalisé avec son entourage. Mais pour que nous

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 557.

soyons dans la psychose, il y faut les troubles du langage, et c'est en tout cas la convention que je vous propose d'adopter provisoirement⁴. »

Nous saisissons bien que, dans ce que Lacan nomme trouble du langage, ce n'est pas la structure grammaticale du langage qui est atteinte, c'est la chaîne signifiante qui vient se briser sur un vide de signification non questionnable parce que ce trou est sans nom. Le sujet dans ce moment reste en suspens, fixé au bord du gouffre, incapable de s'appuyer sur ce Nom-du-Père qui lui fait défaut – donc noté indice zéro, $P_0 -$, au moins dans cet instant-là.

Ce qui apparaît dans la psychose se présente sous « l'aspect du phénomène », purement imaginaire, et met en évidence la continuité des trois jouissances – (sens-J, entre I et S ; J(A), entre I et R ; et $J\Phi$ entre S et R, donc I exclu) –, laquelle a pour effet une « instabilité fondamentale ».

Lorsque le sujet fait appel au Père – c'est-à-dire au père symbolique, celui du pacte –, si c'est le Un-Père qui répond à la place – c'est-à-dire le père « monstrueux, l'unilatéral » (non pas le père réel qui est le papa mais le père du réel) –, faute d'avoir été suffisamment recouvert par le père symbolique sur lequel il ne peut trouver l'appui nécessaire, il s'ensuit un désordre tel que le phénomène hallucinatoire émerge comme tentative de restauration, voire de création, du nom. Si pour le névrosé la réalité est le tenant lieu du fantasme qui opère la coupure entre le sujet et l'objet a , dans la psychose, cette coupure n'ayant pas été effectuée correctement, l'extraction de l'objet a est impossible et la réalité s'en trouve modifiée.

L'hallucination verbale est donc à entendre comme une tentative du sujet pour suppléer à la faillite du père symbolique, ou, si l'on veut, pour faire barrage à la jouissance du père du réel. C'est ainsi que je lis le schéma R auquel vous pouvez vous reporter à la page 553 des *Écrits*.

C'est toujours le père du pacte à qui il est fait appel, le père symbolique, en tant qu'il est appelé à recouvrir le père du réel. Quand le père symbolique ne recouvre pas complètement le réel du père, l'imaginaire se déchaîne. Dans *L'Envers de la psychanalyse*, voici comment Lacan le définit :

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 106.

« Je parlais tout à l'heure d'ignorance. Pour être un père, j'entends non pas seulement un père réel, mais un père du réel, il y a assurément des choses qu'il faut féroce­ment ignorer. Il faudrait [...] tout ignorer de ce qui n'est pas [...] comme le niveau de la structure, celui-ci étant à définir de l'ordre des effets de langage.

Celui, ou ce que je vais nommer, qui réalise cette position radicale, il a un nom – c'est Yahvé lui-même ⁵. »

Autrement dit, le père du réel, ce qu'il ignore avec férocité, c'est la castration.

Ces ratages de la symbolisation, qui peuvent aller jusqu'à son échec, sont corrélés à ce qui se condense de jouissance au niveau du refoulement originaire ou du rejet de la métaphore paternelle. C'est ce qui fait, par exemple, que le sujet n'établit pas de différence entre le rêve et la réalité, signe qu'il reste coincé dans la métonymie, ou, pour le dire autrement, que son accès à la métaphore lui est barré, refusé, au moins sur un point. Du coup, il n'y a plus d'arrêt ; ça se déroule entre les trois registres RSI, non distingués, en nœud de trèfle. C'est ce qui se passe dans la paranoïa. Pour qu'ils se différencient, il en faut nécessairement un quatrième. Est-il obligatoirement le Nom-du-Père ? Non, répond Lacan.

Je pense que nous pouvons avancer que tout individu – donc psychose et névrose – rencontre des points de forclusion, de lâchage du nœud, qui peuvent se refermer d'eux-mêmes. Lacan évoque d'ailleurs ce point lors d'une présentation de malade, notant que cette patiente est en train de tourner le dos à la psychose en raison du fait qu'elle a des affects cohérents avec ce dont elle parle. L'« effect », terme que Lacan invente pour dire que l'affect est un effet, n'est pas un néologisme au sens où nous l'entendons dans la psychose, car il est obtenu par condensation de deux termes pour indexer une signification nouvelle : « l'effect » toujours relatif au réel en jeu.

Dans la décompensation de la névrose, les jouissances sont elles aussi nouées ensemble mais restent cependant distinctes, en discontinuité l'une par rapport à l'autre, car le Nom-du-Père vient les nouer ensemble ; cela explique que, même si le sujet a affaire à un moment d'instabilité, le sens reste circonscrit.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 157.

Au passage, je voudrais faire remarquer que cela écarte d'emblée la thèse kleinienne selon laquelle il y aurait pour tout un chacun un noyau psychotique.

Ajoutons que ces moments de stase sont aussi relatifs à l'obscur et insondable décision de l'être, c'est-à-dire au choix qu'a toujours un sujet, même dans la psychose, à se laisser capter par ses phénomènes d'engluement imaginaires ou à couper court à cette jouissance. Les choix du sujet sont éthiques et, à moins de confondre éthique et morale, le psychanalyste ne peut que les enregistrer.

Il y a deux modes de positionnement quant au savoir :

- dans la névrose, c'est un « je n'en veux rien savoir » relatif à la castration. Cette passion d'ignorance est une substitution – qui inclut la métaphore – symptomatique, c'est-à-dire père-versement orientée. Le sujet est alors devant un dilemme qui l'angoisse : ou bien *l'e-pater* nécessaire de la Loi – il faut bien que le père réel soit une exception pour que l'enfant s'y identifie –, ou bien le père symbolique en tant qu'il est assujéti à la castration ;

- dans la psychose, c'est un « je veux ne rien en savoir », un rejet, une expulsion radicale – *Verwerfung* – quant au savoir du fait de l'impossibilité à lui substituer une autre solution. Ici, il n'y a pas de dilemme puisqu'il n'y a que le père du réel comme exception, monstrueusement unilatéral.

Noumiation

Jacques Lacan, l'obstiné, Lacan le rigoureux repense d'abord la chaîne signifiante avec le nœud borroméen. La structure, ce n'est pas névrose ou psychose. La structure, c'est le langage, c'est-à-dire RSI noués borroméennement. Mais il y faut un quatrième pour que le nœud tienne et rende distinguables R, S et I, c'est-à-dire le sujet. On obtient alors une nouvelle chaîne, borroméenne cette fois. La fonction père est centrale de se redoubler du nom du père comme symptôme, qui est une solution à la castration ⁶.

Le père symbolique, celui qui vient répondre à l'appel, est « l'anneau qui fait tout tenir ensemble », ce tout étant la Mère, l'enfant et le phallus ⁷. C'est le père de l'alliance, comme celui de la Bible,

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, « un trou ça peut recracher des noms ».

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 359.

dont le nom est imprononçable, mais surtout innommable. Ce nom de nom de nom, c'est l'achose qui ne dit pas son nom. Ce nom est à perdre, sans quoi le sujet reste suspendu au père, donc inconsistant.

Le Nom-du-Père comme symptôme est un nom trou, signe qu'il est assujéti à la castration mais qui assure la transmission, c'est-à-dire le lien entre les générations. C'est ainsi que je m'explique que Lacan nomme Joyce « le sinthome » : à partir du lapsus du nœud - l'imaginaire est libre -, Joyce, ce chargé de père, inséré dans le père, effectue un nouage par l'ego, donc sans passer par le père. (« Portrait du je-nomme en artiste »). Mais cette solution ne tient que pour lui et pas au-delà. À ce titre, sa solution est la démonstration qu'il a pu s'en passer parce qu'il s'en est servi en se nommant artiste avant même d'avoir écrit une ligne - ce qui avait d'ailleurs surpris son entourage.

Ce que Joyce se fabrique tout seul, le secrétaire de l'aliéné qu'est le psychanalyste peut-il en faire l'appoint auprès du sujet ? C'est la question que Lacan pose au psychanalyste, qui devra en chaque cas trouver la *noumination ad hoc*. Ce n'est pas impossible puisque Freud l'a fait avec l'Homme aux loups et le petit Hans. Il arrive cependant que le nouage ne s'effectue pas au bon endroit. Il y a beaucoup à apprendre du sujet pour le soutenir dans son effort à se renommer.

Quel diagnostic ?

La nosographie classique, contemporaine de Freud, se fonde sur le modèle de la démarche scientifique, celle-ci consistant à faire entrer des éléments singuliers observables dans une catégorie générale. Ce dépistage a un but bien précis : évaluer la dangerosité d'un individu et sa capacité d'adaptation à la norme sociale, c'est-à-dire neutraliser la discordance.

Dans son livre *Naissance de la clinique*, Michel Foucault décrit très bien comment cette nosographie a été utilisée dès sa mise en place par les tenants du pouvoir psychiatrique, érigés en redresseurs de tort, sous couvert d'un savoir établi. Par contre, je trouve très contestable qu'il mette sur le même plan les médicaments et la psychanalyse. Mais, dans le contexte antipsychiatrique de l'époque, en lutte contre l'enfermement pur et simple du fou, il est concevable

qu'il ait mis ces deux solutions sur le même plan. Mais avec le recul, ce que nous appelions à l'époque la camisole chimique disait déjà bien son nom : enfermement invisible. Freud ne retient de cette nosographie que l'intitulé des catégories : névrose, psychose et perversion, posant l'inconscient comme cause. Il fait la démarche inverse, consistant à penser une clinique à partir des symptômes.

Lacan, pas plus que Freud, ne réfute cette classification psychiatrique. Il note juste que cette clinique est d'avant le discours analytique⁸. Par contre, en situant la clinique des symptômes dans l'ordre des discours, il fait de la structure un effet de l'inconscient structuré comme un langage.

Contre la logique de l'anonymat des camps, dont le *DSM* est un pur produit – que Lacan ne mentionne pas une seule fois –, attentif à la difficulté qu'a un névrosé à nommer – il dira de l'identification au symptôme que c'est ce qu'on peut faire de mieux –, Lacan part de la psychose, pour laquelle l'accès au nom est refusé en raison du signifiant phallique qui est forclos. Tous les remaniements successifs de l'enseignement de Jacques Lacan, jusqu'à l'alliance que la *noumi-nation* propose pour sortir ces sujets de l'indistinction, sont un effort de rigueur pour nommer à celui qui n'a sinon pas d'autre recours que d'errer.

Pour conclure, j'avancerai ceci : Lacan, contre la ségrégation mais pour la discrimination, nomme la singularité, subvertit le diagnostic en l'élevant à la dignité du poème. Le cas Aimée et Joyce le sinthome sortent de là. Mais il y a aussi des symptômes élevés au rang de concept : maladie de la mentalité, psychose lacanienne... dont nous avons à poursuivre la liste. Lacan nous avait avertis : « La psychanalyse est une thérapeutique pas comme les autres. »

8. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.